

**REVUE**  
**ENCYCLOPÉDIQUE,**  
OU  
**ANALYSES ET ANNONCES RAISONNÉES**  
DES PRODUCTIONS LES PLUS REMARQUABLES  
DANS LA LITTÉRATURE, LES SCIENCES ET LES ARTS.

---

**I. MÉMOIRES, NOTICES,**  
**LETTRES ET MÉLANGES.**

---

**NOTICE**

*Sur les Voyages de M. DUVAUCEL (1).*

Les collections d'histoire naturelle faites dans l'île de Sumatra par MM. Duvaucel et Diard, et que nous avons annoncées dans un premier article, ont été reçues au Muséum d'histoire naturelle, et plusieurs des objets les plus remarquables qui en faisaient partie se voient maintenant dans les galeries de cet établissement.

---

(1) Dans une première notice sur le même sujet (insérée dans la *Rev. Enc.*, 1<sup>re</sup> série, t. x, pag. 473-482), nous avons fait connaître l'arrivée de MM. DIARD et DUVAUCEL au Bengale, le séjour qu'ils y ont fait, et leur départ pour l'île de Sumatra, avec le gouverneur de Bencoulen, sir Stamford Raffles, qui se les était associés pour explorer cette contrée peu connue et en recueillir les productions naturelles de tous les genres.

Depuis cet envoi considérable, le zèle de ces deux voyageurs ne s'est point ralenti. Nous ne pouvons cependant parler en ce moment que des recherches de M. Duvaucel, son compagnon s'étant depuis long-tems rendu en Cochinchine, d'où l'on ne reçoit que rarement de ses nouvelles, et avec trop peu de suite pour être à portée d'apprécier ses travaux. La correspondance régulière de M. Duvaucel nous permet, au contraire, de le suivre dans ses excursions, et l'intérêt qu'elles ont pour la science nous fait un devoir d'en rendre compte.

A son retour de Padang, M. Duvaucel s'occupa pendant quelques mois à mettre en ordre les notes nombreuses que lui avait fournies son voyage dans l'intérieur de Sumatra, et se prépara à quitter de nouveau sa retraite de Chandernagor pour aller explorer le Sylhet, pays peu connu des naturalistes et digne de leur curiosité.

Muni des lettres du gouverneur général des Indes (le marquis de Hastings), lettres sans lesquelles un voyage de cette nature eût été impossible, M. Duvaucel s'embarqua sur l'*Hougly*, le 22 juillet 1821, dans un bazarra, grand bateau plat, divisé ordinairement en deux chambres, percées chacune de 7 à 8 fenêtres. La suite de notre voyageur se composait d'un Malabar, bon chasseur et empailleur adroit, d'un jeune Malais ramené de Sumatra par M. Duvaucel; et qu'à l'imitation de Robinson, il a nommé Jumahat (Vendredi), d'un peintre mulâtre fort habile, et enfin d'un cuisinier qui, suivant l'expression de son maître, savait encore mieux disséquer les animaux que les accommoder.

Le premier lieu remarquable que M. Duvaucel visita en quittant Chandernagor, fut la ville d'*Hougly*, dans laquelle on voit un temple indou non moins révééré que les pagodes de Jagrenat, et où l'on célèbre la fête du Rott, chariot à 36 roues, sous lesquelles les pieux Indous viennent se faire écraser avec joie. C'est aussi dans ce lieu que se dresse « le *tcharock* ou

grande potence à laquelle s'accrochent, au moyen d'un morceau de fer passé dans la peau du dos, les plus fidèles serviteurs de Wishnou, qu'on fait tourner ainsi jusqu'à ce qu'ils aient rendu l'âme ; » enfin, c'est encore là que viennent se brûler, sur le corps de leurs maris, de jeunes veuves qui perdraient leur caste si elles restaient dans ce monde, lorsque leurs époux en sont sortis.

Toujours en remontant l'Hougly et sur la rive droite, M. Duvaucel aperçut *Gouptipara*, lieu saint habité par des brames et couvert de pagodes, dans l'une desquelles on conserve précieusement la chevelure de la déesse Dourga. Ce lieu, célèbre aussi par les nombreuses troupes de singes qui en font leur séjour, excita la curiosité du voyageur, et voici comment il raconte son expédition : « Je suis donc entré à Gouptipara à peu près comme Pythagore à Bénarès, lui pour chercher des hommes, moi pour trouver des bêtes, ce qui est généralement plus facile. J'ai vu les arbres couverts de houlmann (*simia entellus*) à longues queues, qui à mon aspect se sont mis à fuir en poussant des cris affreux. Les Indous, en voyant mon fusil ont deviné, aussi bien que les singes, le sujet de ma visite, et douze d'entre eux sont venus au-devant de moi pour m'apprendre les dangers que je courrais en tirant sur des animaux qui ne sont rien moins que des princes métamorphosés. J'avais bien envie de ne pas écouter les avocats des macaques ; cependant, à moitié convaincu, j'allais passer outre, lorsque je rencontrai sur ma route une princesse si séduisante que je ne pus résister au désir de la considérer de plus près ; je lui lâchai un coup de fusil, et je fus alors témoin d'un trait vraiment touchant : la pauvre bête, qui portait un jeune singe sur son dos, fut atteinte près du cœur ; elle sentit qu'elle était mortellement blessée ; et, réunissant toutes ses forces, elle saisit son petit, l'accrocha à une branche et tomba morte à mes pieds. Un trait si maternel me fit plus

d'impression que tous les discours des brames, et le plaisir d'avoir ce bel animal ne put l'emporter cette fois sur le regret d'avoir tué un être qui semblait tenir à la vie par ce qui la rend le plus respectable. »

A côté de Gouptipara se trouve un village considérable où se réfugient tous les Indous qui perdent leur caste par une faute, que M. Duvaucel nous explique ainsi : « Lorsqu'un Bengali est prêt à mourir, on lui fait prononcer un certain mot : *Oriboll*, qui signifie simplement *j'appelle Dieu*, mais qu'on traduit ordinairement de cette manière : portez-moi auprès de la rivière et donnez l'extrême-onction à mes sens, en me mettant de la bourbe sacrée dans la bouche, dans le nez, les yeux et les oreilles; ce qu'on exécute à la lettre. Le moribond survit rarement à cette cérémonie; cependant, il en est qui résistent à la bourbe sacrée. Cette résurrection est considérée comme une marque de réprobation; et les malheureux qui n'ont pas pu mourir sont chassés pour toujours de leur caste et même de leur famille, comme des êtres repoussés par le ciel. Tels sont les réprouvés du village voisin de Gouptipara. J'aurais eu grande envie de voir cette assemblée de revenans qui sont tout honteux d'être au monde, après avoir prononcé *Oriboll*, qui dit plus qu'il n'est gros; mais il était 9 heures et la chaleur me chassait dans mon bazarra. » Après avoir visité *Patoly* et *Coulbarria* sur la rivière de *Cossymbazar*, et enfin la plaine de *Plassey*, célèbre par la victoire qu'y remportèrent les Anglais sur un émir du Grand-Mogol, et devenue maintenant une vaste plantation d'indigo; après avoir recueilli dans tous ces lieux des notes historiques et un grand nombre d'animaux peu ou point connus, M. Duvaucel reprit enfin la route directe du Sylhet, dont il s'était un peu détourné pour voir les endroits que nous venons de nommer.

La rivière de Jellinghy, où il entra en quittant celle de *Cossymbazar*, paraît lui avoir fourni une pêche abondante et

une grande variété d'oiseaux de rivages. Enfin, le 16 août, il entra dans le Gange; et le 18, il était à Commercially, ville dont l'industrie principale consiste à recueillir et à préparer les plumes de Marabout.

Dans sept ou huit villages que M. Duvaucel visita sur sa route, il retrouva ces usages bizarres et ces pratiques superstitieuses et cruelles, qui font moins d'honneur à la raison des Indous qu'à leur courageuse résignation.

Nous le suivrons à *Dacca*, où il comptait se procurer une escorte pour visiter les montagnes du Sylhet; mais, quand il y arriva, le gouverneur venait d'en partir pour les frontières de son gouvernement. Heureusement, il suffit à M. Duvaucel de montrer le sceau de la lettre du marquis de Hastings au sous-gouverneur pour que Son Excellence s'empressât de procurer au voyageur tout ce qui devait lui être nécessaire pour son expédition, et de plus un *parouanna* ou passeport, au moyen duquel il pourrait réclamer des secours de toute nature sur sa route. Nous mentionnons cette circonstance pour donner une idée de la vaste puissance de l'homme dont le cachet seul peut procurer un tel crédit à celui qui s'en trouve porteur.

M. Duvaucel quitta la ville de *Dacca*, le 27 août, après y avoir fait ses récoltes ordinaires en zoologie et s'être muni d'un guide pour l'accompagner au Sylhet. Il remonta le *Burampouter*, l'un des plus grands fleuves du monde, dans lequel les Indous se purifient comme dans les eaux du Gange. « J'y ai vu, dit M. Duvaucel, le raja du Tanjaour en personne, qui quittait ses états lointains pour venir s'y purger de trois ou quatre homicides; et les rois qui ne veulent pas faire le voyage y envoient tous les ans une cruche en ambassade. »

Arrivé à la ville de Sylhet, capitale de la province, M. Duvaucel envoya au gouverneur de *Dacca*, qui s'y trouvait en ce moment, la lettre du marquis de Hastings. Le gouverneur vint le voir sur son bazarra et lui offrit une maison, une voiture,

une paire d'éléphants et une chasse aux tigres pour le lendemain.

Les chasseurs, en traversant un village à leur retour, furent témoins d'une fête appelée *l'épreuve du feu*. « Des fakirs un peu charlatans, dit M. Duvaucel, faisaient quelques pas sur des charbons ardents, en invoquant toutes leurs divinités, et ce spectacle peu divertissant nous retint jusqu'à la nuit. Nous nous remîmes en route alors, et nos dames craignant la rencontre des tigres, nous fîmes porter des torches à tous nos domestiques, et nous plaçâmes à la tête de la troupe nos éléphants, dont l'un portait la musique qui faisait un bruit épouvantable, et les cinq autres, placés de front, un grand nombre de lumières. C'est ainsi que, sans mauvaises rencontres, nous rentrâmes à Sylhet; on y célébrait en ce moment une autre fête fort intéressante, qu'on nomme *la fête des vœux*: toutes les femmes dont les maris sont absents posent un lampion sur un petit autel flottant; et, après de longues prières, elles lancent l'autel au milieu des eaux. La rivière était chargée de lumières et ses bords couverts de femmes regardant avec inquiétude si leur offrande n'était pas renversée par le vent ou les flots. »

Nous transcrivons encore ici un passage du journal de M. Duvaucel, qui nous paraît devoir intéresser le lecteur : « En longeant les bords de la rivière qui passe à Sylhet, on aperçoit, en certains endroits, de larges et profondes excavations qui sont les tombeaux d'une caste indoustanie nommée *Boshtoun*, dont les femmes sont encore plus courageuses que celles du Malabar. A la mort du mari, la famille creuse un trou cylindrique d'environ huit pieds de profondeur. On place au fond de ce trou un banc sur lequel on assied le défunt, couvert de ses meilleurs habits; la veuve s'assied sur les genoux du mort; et, quand la lampe est allumée, quand elle a reçu des fruits, du riz et tout ce qui doit servir au voyage, chacun des assistans jette sur les époux une poignée de terre;

le martyr crie *Oriboll*, et la famille laisse tomber sur cet affreux tombeau une large trappe qu'on recouvre aussitôt de terre et de pierres. J'ai eu la curiosité de pénétrer dans deux de ces puits découverts par l'éboulement du sol, et j'y ai trouvé en effet des ossemens humains. »

M. Duvaucel, désirant visiter les montagnes de Cossya et de Gentya qui se trouvent au delà du territoire anglais, fut obligé d'en faire demander la permission au roi des montagnes : et pour employer les jours d'attente, il résolut d'aller voir un lieu nommé Chatthack, d'où viennent toutes les oranges qui se mangent au Bengale. « Dès cinq heures du matin, dit-il, j'étais en route pour l'orangerie du Bengale, située au pied des montagnes de Cossya ; la rivière n'étant pas assez profonde pour soutenir mon grand bazarra, je le laissai à moitié chemin, sous la garde de vingt soldats, et, suivi de quarante autres, je m'embarquai sur une flotte de petits canots ornés de fleurs, avec un beau pavillon blanc sur celui de l'amiral et un bruyant orchestre sur ceux qui précédaient. Nous gagnâmes les premiers orangers, à l'heure où le soleil devient supportable, et ce passage subit d'une chaleur excessive à une douce fraîcheur me disposa favorablement pour les jardins de Cossya. Les plus grands orangers ont environ 40 pieds de hauteur ; mais ils manquent de ce touffu, de cette verdure, de ce vernis qu'on remarque à ceux de nos serres ; leurs troncs aussi gros que le corps, leurs branches aussi fortes que les jambes, sont armés de longues épines et rongés par ce qu'on appelle de l'*échellure*. Cette orangerie, d'environ 4 lieues carrées, n'est pas disposée régulièrement, comme elle le serait chez un peuple moins indolent. Les arbres y sont entassés sans ordre, sans symétrie, et la terre est couverte de plantes aussi nuisibles aux orangers qu'aux hommes. Les propriétaires de ce jardin sont des montagnards qui n'y descendent que pour cueillir les fruits qu'ils vendent aux Indous ; mais ce commerce ne les

enrichit point, à cause des droits excessifs auxquels ils sont soumis et qui absorbent leurs bénéfices. On trouve, au milieu du jardin, un temple en paille, consacré au dieu des orangers, dont je ne pus savoir le nom, parce que le fakir qui desservait l'autel ne le savait pas lui-même. L'ambassade que M. Duvaucel avait envoyée au roi Cossya pour obtenir la permission d'entrer sur son territoire eut un très-heureux succès par la précaution qu'il avait prise d'appuyer sa demande, de deux aunes de drap rouge pour faire un manteau à Sa Majesté, « Il est à croire, dit-il, qu'elle fut très-sensible à cette attention; car elle m'envoya aussitôt quatre de ses officiers pour m'apporter son auguste autorisation. Le premier portait la royale boîte au bétel et m'invita à y prendre une *chique*, ce qui passe ici, comme à Sumatra, pour une insigne faveur. Le second couvrit ma table de six paquets d'oranges choisies renfermées dans des sacs en filet; le troisième me présenta une flèche dont la pointe brisée m'indiquait qu'on me recevait en ami; et le quatrième m'offrit un collier en œufs de tortue garni d'or, avec un bel oiseau rouge qui prévient les maris, me dit-il, quand leurs femmes sont infidèles. Je reçus l'ambassade dans mon bazarra; et comme depuis long-tems je m'occupais de recherches sur ces peuples, je profitai de ces quatre lettrés pour leur faire des questions qui devaient fortifier ou changer mes idées. »

Notre voyageur partit enfin, suivi de 40 soldats indous, de ses domestiques, d'un interprète, des quatre chefs cossya qui lui avaient rendu visite, et d'une foule d'Indiens qui profitaient de l'occasion pour faire un pèlerinage à la caverne de Boubonne, appelée par les Indous *Caverne du Diable*, et située dans les états du roi de Cossya. Après une journée de marche fatigante, à travers un pays inondé par des rivières débordées et par une pluie continuelle, après une nuit passée au milieu de bois si touffus, qu'il fallait y marcher la hache à la main pour se frayer un passage, M. Duvaucel, suivi de



sa troupe, arriva au pied d'une montagne, où l'attendaient un orchestre nombreux et le roi en personne, escorté de toute sa cour, de ses prêtres et de ses soldats. Voici la relation qu'il nous donne de cette entrevue : « Sa Majesté était un grand vieillard à figure tartaro-chinoise, vêtue d'une longue robe en drap bleu-de-ciel, avec le cou et les jambes nues, un beau poignard au côté, puis des bracelets, des jarretières, et un large collier en gros grains d'or brut. Derrière elle se trouvaient des esclaves portant le sac au bétel, l'arc et le carquois royaux, et des présents d'oranges, de bananes et de noix d'areek. La famille royale était sur les côtés, et se composait de cinq ou six grands diables tout débraillés, aussi sales que je l'étais moi-même en ce moment, armés jusqu'aux dents et ressemblant à de véritables brigands.

Après m'avoir fait un compliment que je ne compris pas, le roi des montagnes me présenta la main avec grâce et me conduisit ainsi jusqu'à l'entrée de la caverne de Boubonne, au travers d'une pluie battante, de rochers glissants et d'une immense quantité de sangsues qui s'attachaient à nos jambes; pendant notre marche, nous étions étourdis par une musique infernale qui me privait du plaisir d'entendre Sa Majesté et m'ôtait l'embarras de lui répondre. Ce qui surprenait le plus le roi sauvage, ce n'était ni mes bas déchirés, ni mes habits en lambeaux, ni mon corps tout en sang, c'était de me voir lui lâcher respectueusement la main, de tems en tems, pour ramasser des colimaçons que je glissais dans ma poche, et j'ai lieu de croire que la cour n'était pas moins surprise, puisqu'à chaque fois que je me baissais, c'était des éclats de rire à couvrir la musique. Enfin, nous arrivâmes à la caverne, dont l'entrée est un trou étroit bordé par des rochers énormes. La suite du roi se grossissait sensiblement; et comme mes instructions me recommandaient une extrême défiance, j'imaginai de saluer Sa Majesté avec une décharge de soixante balles au

travers d'un bois serré, pour lui faire concevoir l'effet de la poudre. Ce petit apologue réussit à merveille; mes hôtes se montraient avec crainte les traces de ma fusillade et me rendirent mon salut par un redoublement de tambours. Enfin, après une courte invocation à Satan, nous descendîmes dans la caverne, précédés par une douzaine de torches et le plus gros de la musique *pour effrayer les esprits.* »

Il serait trop long de donner ici la description détaillée de cette caverne que M. Duvaucel a parcourue dans tous les sens. Nous terminerons seulement par un trait qui prouve jusqu'où peut aller la curiosité du naturaliste. « La route que nous suivions dans ce ténébreux labyrinthe était entrecoupée par des sentiers étroits conduisant à de profonds précipices; j'eus la curiosité d'examiner l'un de ceux dont l'entrée paraissait le plus praticable; et après avoir attaché ma personne et deux lanternes à l'extrémité d'une échelle de corde, j'en laissai filer vingt brasses dans l'intérieur du trou. L'entrée jusqu'à la quatrième était assez étroite pour me permettre de toucher les rochers, soit des pieds, soit des mains; mais, vers la cinquième, le puits me parut s'élargir sensiblement. A cinquante pieds de profondeur, je ne sentais plus rien, malgré l'oscillation que j'imprimais à mon échelle par des secousses violentes, et, parvenu à la profondeur de quatre-vingt-dix pieds, je me trouvai suspendu au sommet d'une voûte immense qui me parut avoir la forme d'un cône renversé. La lueur insuffisante de mes fanaux ne m'en laissait pas voir le fond; mais je dois croire qu'il était à une distance considérable, puisque je n'entendis qu'au bout de douze secondes la chute d'une pierre que j'y laissai tomber. Remonté vers la caverne supérieure, j'en fis frapper le sol avec force en divers endroits éloignés, et j'entendis partout un bruit sonore et prolongé qui me fit présumer que toute la caverne, peut-être même toute la montagne, reposaient sur un vaste souterrain. » Cette expédition ne procura pas à M. Du-

vaucel toutes les richesses minéralogiques qu'il s'était flatté de rencontrer ; mais il paraît satisfait de sa récolte zoologique. Après sa course des montagnes, il revint à Sylhet, où il trouva l'occasion d'envoyer en Europe ses lettres et le journal dont nous avons tiré les différens passages cités dans cet article.

Son séjour au Sylhet se prolongea jusqu'au mois de décembre, et il y poursuivit ses recherches avec tant de zèle et si peu de ménagement pour sa santé, qu'il revint à Calcutta avec une fièvre dangereuse, appelée fièvre des bois, parce qu'on la prend ordinairement en parcourant ces forêts immenses, où les hommes ne pénètrent que rarement. Depuis cette époque, on a reçu de bonnes nouvelles de M. Duvaucel qui se préparait, en septembre 1822 ( date de ses dernières lettres ), à faire le voyage du Thibet : il se flattait que les recommandations et les passe-ports qu'il avait obtenus du marquis d'Hastings aplani-raient pour lui les difficultés que font naître les précautions politiques, les jalousies nationales et surtout les différences de religions.

F. C.

N. B. L'étendue et la nature de cet extrait, ainsi que du précédent, ne nous ont pas permis de parler des objets curieux d'histoire naturelle recueillis par M. Duvaucel pendant ses voyages au Bengale, à Sumatra et au Sylhet. Nous ferons de ces objets le principal sujet d'une troisième notice.



## NOTICE

SUR LES DÉCOUVERTES FAITES RÉCEMMENT EN AFRIQUE.

Les découvertes que l'on vient de faire en Afrique, et qui sont annoncées, d'après le cahier du *Quarterly Review* de décembre 1823, dans la section des *Nouvelles Scientifiques* de notre cahier du mois de janvier ( voyez ci-dessus, pag. 212-216 ) ont excité, depuis peu de jours, une juste curiosité,

comme si le voile étendu sur l'intérieur de ce continent était déjà levé. Cet espoir n'est pas encore rempli; mais le pas qu'on vient de faire est un pas de géant, comparé aux progrès antérieurs. Mungo-Park s'est arrêté au 4° degré de longitude ouest; Hornemann, Ritchie et Lyon au 27°  $\frac{1}{2}$  de latitude nord; Browne au 26° degré de longitude est; enfin, vers le midi, M. Bowdich et M. Cailliaud au 8° et au 10° de latitude, à peu près aux deux extrémités d'un parallèle long de 36 degrés. Si l'on se représente une ligne passant par les limites de ces découvertes, cette courbe embrassera un vaste espace équivalant à un carré de 630 lieues de côté, ou à un cercle de 712 lieues de diamètre et de 400,000 lieues carrées, dont aucun point n'avait jamais été ni visité, ni décrit *de visu* par un européen. Sans doute, il s'écoulera un long intervalle de tems avant qu'on ait exploré une petite partie de ce cercle immense; mais le diamètre en a été suivi d'un bout à l'autre. Trois voyageurs anglais, hommes dignes de foi, observateurs munis de bons instrumens, viennent de parcourir tout le méridien qui le sépare en deux parties égales, depuis le 32° degré de latitude nord jusqu'au 9°; ils ont fixé la longitude et la latitude des lieux. L'un d'eux, parvenu au bout de sa course, n'était plus qu'à une centaine de lieues de l'Océan, au fond du golfe de Guinée; il se trouvait alors sur le sommet d'une grande chaîne de montagnes primitives, laquelle se dirige vers l'ouest, pendant trente jours de chemin, sans doute jusqu'aux montagnes de Kong. Cette chaîne verse ses eaux, d'un côté dans l'Océan et de l'autre dans le Tsaad, grand lac ou mer intérieure, annoncée déjà par presque toutes les relations et dessinée par anticipation sur toutes les cartes. C'est au nord de la chaîne et à une grande distance que coulent vers l'est les eaux du Niger et ses affluens; ceux-ci forment le lac Nyffé, le Bahr-el-Soudan, et peut-être quelques autres, tous rejetés sur la lisière du vaste désert de Sahara. Le Niger, dont le long cours et le grand volume embarrassaient les géographes, n'est